

Certains cancers du sein restent « diaboliques »

Si la maladie est de mieux en mieux connue, des parts d'ombre subsistent. La campagne « Missing » souligne que le cancer du sein emporte encore des personnes que la recherche pourrait sauver.

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

Des amis réunis pour un dîner dans la prestigieuse cave du Comme chez soi. D'autres enfourchant leur vélo en forêt. Des collègues complices. Une équipe de hockey féminine dans les vestiaires. Une famille avec de jeunes enfants sur une plaine de jeux... Autant de moments heureux doublés d'un cliché sépia reproduisant une scène similaire, à la grande différence près qu'il manque à chaque fois une personne, emportée par un cancer du sein alors que des soutiens à la recherche auraient pu contribuer à la sauver.

Pour paraphraser Lamartine, un seul être vous manque et tout est décoloré, suggère cette très forte campagne de sensibilisation du Breast International Group (BIG), association internationale à but non lucratif cofondée en 1999 par l'oncologue belge Martine Piccart (Bordet). Baptisée « Missing », la campagne, qui s'affichera dans l'espace public tout au long du mois d'octobre (traditionnellement consacré à la sensibilisation au cancer du sein), souligne non seulement l'intolérable absence, mais aussi les besoins financiers de la recherche pour contrer l'avancée de la maladie et préserver des vies. Une recherche plus que jamais fondamentale au regard des chiffres de la Fondation contre le cancer : en 2019, plus de 10.000 nouveaux cas de cancers du sein ont été diagnostiqués en Belgique et quelque 2.000 personnes en sont mortes. La maladie touche principalement les femmes (une sur huit), mais elle n'épargne pas les hommes (1 sur 800). Si l'âge est le facteur de risque le plus important, un cancer du sein sur quatre se manifeste toutefois chez les femmes de moins de 50 ans.

« La maladie emporte encore »

« Des progrès remarquables ont été faits dans la lutte contre le cancer du sein, mais on reste extrêmement démunis quand des métastases se déve-

loppent à distance du sein. La maladie emporte encore, et si l'on prend la guérison pour acquise, les dons diminuent... Sans compter la crise économique qui met également les associations caritatives en souffrance », relève la spécialiste de Bordet. « Or, ces dons sauvent des vies, en finançant des recherches sur des problématiques plus individuelles qui intéressent moins les firmes pharmaceutiques. Notre association mobilise des programmes de recherche à l'échelle internationale pour mieux comprendre ce qui se passe, pourquoi certains cancers développent des métastases et d'autres pas. Et quand ces métastases apparaissent, l'évolution clinique est en outre très différente d'une patiente à l'autre. »

Une telle médecine de précision est d'autant plus importante qu'il n'y a pas un cancer du sein, mais plusieurs – une douzaine, environ, dénombre D'Piccart, qui qualifie la maladie de « diabolique », dans le sens où elle peut ressurgir plusieurs dizaines d'années après le diagnostic. Pour mieux comprendre et combattre les différents

sous-types de cancers du sein, le réseau international BIG mène de front plusieurs essais cliniques. Certains ont déjà contribué à l'homologation de traitements plus adaptés, comme l'essai Hera, qui a recruté à travers toute l'Europe quelque 5.000 femmes atteintes d'un cancer du sein HER2 positif à un stade précoce (une forme extrêmement agressive de la maladie) et permis d'identifier un médicament qui réduit les taux de rechute de 50 %.

Une indépendance totale

Si cette étude Hera a été faite en collaboration avec l'industrie pharmaceutique, BIG reste farouchement attachée à son indépendance. « Nous voulons pouvoir contrôler la base de données et les échantillons que nous collectons, ce pourquoi nous avons développé un modèle où nous sommes toujours à égalité avec l'industrie pharmaceutique », détaille Martine Piccart. Outre un meilleur confort de vie des patientes et de meilleures chances de survie, certaines avancées représentent également une économie pour les

soins de santé. Ainsi, l'étude Mindact tend à montrer que selon la présence ou non d'une signature génétique spécifique, près de 46 % des femmes atteintes d'un cancer du sein précoce, en particulier si elles sont ménopausées, pourraient éviter la chimiothérapie.

Fort de sa pratique clinique, l'oncologue Philippe Aftimos (Bordet) le souligne également, « ces recherches ont un réel impact sur la vie des patientes : les traitements deviennent plus personnalisés ». Et de citer l'essai Olympia, mené par le réseau BIG dans une dizaine de pays européens, qui a identifié un traitement prometteur pour les femmes atteintes d'un cancer du sein précoce HER2 négatif et porteuses de mutations génétiques, permettant de diminuer le risque de récurrence et de décès. Ce traitement a été approuvé en août dernier par l'Agence européenne des médicaments sur la base des résultats d'Olympia. Une médecine de précision qui permet d'entrevoir de plus grandes chances de guérison pour que le groupe, à l'avenir, reste au complet sur la photo.



Le cancer du sein touche principalement les femmes (une femme sur huit), mais elle n'épargne pas les hommes (1 sur 800). © REUTERS.

sondage Un tiers des femmes n'aiment pas regarder leurs seins

A.-S.L.

On connaît la maxime : prévenir, c'est (souvent) guérir. Plus un cancer du sein est dépisté tôt, plus grandes sont les chances de guérison, mais aussi d'avoir des traitements plus légers et mieux supportés. C'est l'un des axes des campagnes de prévention de l'association sans but lucratif Pink Ribbon, active en Belgique depuis 2014, qui se rappelle aux mémoires chaque année à l'occasion d'octobre rose, le mois de sensibilisation au cancer du sein.

L'an dernier, plusieurs personnalités, dont Julie Taton, Typh Barrow et Clara Luciani, avaient souligné l'importance de l'auto-examen au travers d'une campagne originale, #MixForBoobs, en montrant que les techniques de mix utilisées par les DJ sur les platines pouvaient s'apparenter aux gestes d'auto-palpation pour détecter un cancer du sein. Le spot, signé Lisa Carletta, visait surtout à alerter les jeunes femmes des risques potentiels, les invitant à faire attention à toute anomalie, comme un écoulement, un changement de forme ou de couleur.

Cette année, à la demande de Pink

Ribbon, l'institut de sondage Ivox a interrogé près de 1.000 femmes belges de plus de 18 ans, pour appréhender leurs connaissances vis-à-vis du dépistage mais aussi leur rapport à leurs seins. Les résultats, livrés mercredi par l'ASBL, montrent que le « body positive » (un mouvement en faveur de l'acceptation et l'appréciation de tous les types de corps humains) a encore du chemin à faire... Plus de la moitié des femmes interrogées ont en effet déclaré avoir une image assez peu flatteuse de leur corps – une attitude plus répandue chez les jeunes que chez les plus de 50 ans – et près de 60 % d'entre elles disent même préférer ne pas se regarder dans le miroir.

Une insatisfaction marquée

Le constat est le même en ce qui concerne plus spécifiquement le rapport que les femmes ont envers leurs seins. Alors que sept répondantes sur dix voient dans leur poitrine un élément important de leur identité et en sont fières, environ un tiers en ont honte et un quart cherchent à la dissimuler autant que possible. Là encore, l'insatisfaction est la plus marquée chez

les femmes les plus jeunes (moins de 34 ans), mais aussi chez celles qui sont issues de milieux socio-économiques moins favorisés.

Si l'on a honte de ses seins et qu'on évite les miroirs, l'auto-examen se complique. Mais d'autres facteurs, à commencer par nombre d'idées reçues sur le cancer du sein, empêchent aussi les femmes à être attentives aux signaux d'alerte précoces (boule ou bosse, mamelon rentré, écoulement, changement de forme ou de couleur...), que seule une minorité dit connaître.

Alors que le cancer du sein est le cancer le plus répandu chez les femmes en Belgique, avec une sur huit qui y sera confrontée au cours de sa vie, seules 10 % des répondantes avaient conscience de ces chiffres (25 % pensaient davantage et 33 % moins). Idem concernant les facteurs de risque : 40 % des femmes se disent suffisamment informées. La moitié des femmes pensent que le cancer du sein est avant tout affaire d'hérédité. Or, en réalité, un cancer du sein sur dix seulement est réellement héréditaire et une prédisposition familiale existe dans un cas sur trois.



Sauvez-la!
Soutenez la recherche
contre le cancer du sein.

#BigGainsIBC #BIGMissingCampaign
biggains@breastcancer.org

LE SOIR

La photo du dessous reproduit la scène de celle du dessus. A une grande différence près : une personne manque, emportée par un cancer du sein. © DR.